



Lídia Jorge

La couverture du soldat

Extrait de la publication

Métailié

SUITES



SUITE PORTUGAISE

LA COUVERTURE
DU SOLDAT

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Rivage des murmures, 1989

La Journée des prodiges, 1991

La Dernière Femme, 1995

Le Jardin sans limites, 1998

La Couverture du soldat, 1999

La Forêt dans le fleuve, 2000

Le vent qui siffle dans les grues, 2004

Nous combattrons l'ombre, 2008

La nuit des femmes qui chantent, 2012

Lídia JORGE

LA COUVERTURE DU SOLDAT

*Traduit du portugais
par Geneviève Leibrich*

Éditions Métailié
20, rue des Grands Augustins, 75006 Paris
www.editions-metailie.com
2004

*Publié avec l'aide de la
Direction Générale du Livre et des
Bibliothèques/Portugal*



Titre original : *O Vale da paixão*
© Lídia Jorge, 1998
Traduction française © Éditions Métailié, Paris, 1999
ISBN : 978-2-86424-917-7
ISSN : 1281-5667

Lídia JORGE est née dans l'Algarve en 1946. Diplômée en philologie romane, elle se consacre très tôt à l'enseignement secondaire. En 1970, elle part pour l'Afrique (Angola et Mozambique), où elle vit la guerre coloniale. Revenue à Lisbonne, elle continue à enseigner et à écrire. Ses romans sont traduits dans tous les pays européens. Celui-ci a reçu le prix Jean Monnet (Salon de littérature européenne de Cognac) en 2000.

À David

Comme la nuit où Walter rendit visite à sa fille, ses pas s'arrêtent à nouveau sur le palier, il se déchausse contre le mur avec l'agilité d'une ombre, il s'apprête à gravir l'escalier et je ne peux l'en dissuader ni l'arrêter pour la simple raison que je désire qu'il atteigne vite la dernière marche, qu'il ouvre la porte sans frapper et franchisse le seuil étroit sans dire un mot. Et c'est ainsi que les choses se passèrent. Le temps de reconstituer ces gestes ne s'était pas écoulé que déjà il était au milieu de la pièce, ses chaussures à la main. Il pleuvait en cette lointaine nuit d'hiver sur la plaine de sable et le bruit de l'eau sur les tuiles nous protégeait des autres et du monde comme un rideau tiré qu'aucune force humaine n'aurait pu déchirer. Autrement, Walter ne serait pas monté et ne serait pas entré dans la chambre.

En ce temps-là, la maison de Valmares avait déjà perdu la plupart de ses habitants et les pièces où les descendants de Francisco Dias avaient vécu étaient fermées, le long du couloir où jadis tous se croisaient. À l'époque, il était très difficile de les distinguer à leur pas. Plusieurs fils, petits-fils, trois brus et un gendre, allant et venant sans cesse depuis le lever du jour, émettaient une multiplicité de bruits inextricables qu'un enfant qui tendrait l'oreille dans sa chambre pendant des heures d'affilée serait incapable d'identifier. Mais en cet hiver au début des années soixante, les pas de ceux qui

étaient restés étaient aussi reconnaissables que leur visage ou leurs photographies.

Il y avait les pas libres et légers, encore enfantins, encore mal assurés, des fils de Maria Ema, qui faisaient penser à des galopades de rongeurs par leur façon de parcourir le couloir en bande rapide. Par contraste, il y avait les pas lourds de Francisco Dias sortis de bottes où brillaient deux rangées de clous produisant un son métallique qui le suivait partout comme s'il transportait une couronne sous ses pieds. Et il y avait les pas de Custódio, plus légers que ceux de son père, mais eux aussi munis d'une protection métallique, piquetant le carrelage et le ciment ici et là de sa démarche asymétrique de boiteux. À plus forte raison les pas du fils aîné de Francisco Dias étaient-ils eux aussi très reconnaissables. Le bruit syncopé surgissait de la chambre du ponant où il dormait avec Maria Ema, le bruit sortait des bottes de Custódio comme une fêlure, un décalage par rapport au sol et à la réalité, un déséquilibre, pourtant cette asymétrie des pas du fils aîné de Francisco Dias avait quelque chose de régulier, de plus régulier que le pas des autres. En les entendant, on restait à l'écoute de la fêlure, du silence d'un des pieds, comme un pendule qui s'agit et annonce un battement inégal qui n'arrive jamais. Il était impossible de ne pas reconnaître ses pas traversant la maison de Valmares, croisant ceux de Maria Ema qui ne s'arrêtaient jamais à côté des siens.

2

Car il y avait le bruit des pas de Maria Ema, la femme de Custódio, pas de caoutchouc le matin et de cuir l'après-midi, mais maintenant que son beau-frère était revenu, elle portait des chaussures à talons hauts. On les entendait dans toute la maison arpenter le carrelage,

effleurer les paillassons, marteler les planchers. Quand elle marchait, on devinait la robe froncée au-dessus des chaussures, les jambes blanches, la taille fine. C'était ses pas dans la grande maison de Valmares, une demeure assez éloignée de l'Atlantique pour qu'on n'entende pas les vagues déferler pendant les tempêtes mais pas suffisamment pour que le sel des embruns n'atteigne pas sa façade. Ses pas à elle, différents de ceux des autres. Mais le pas de Walter aussi était reconnaissable.

Walter Dias était revenu il y a un mois et il portait de bonnes chaussures en cuir de buffle. Le moelleux de la matière atténueait l'impact sur le sol, mais ne supprimait pas le chuintement d'une sorte de mousse comprimée sous ses pieds quand il passait dans le couloir vide. Nous connaissions tous ce pas silencieux et qui pourtant le trahissait, suave comme une respiration, présent comme une haleine. Les enfants de Maria Ema criaient dès qu'il franchissait le portail : "Le voilà qui arrive !" Tout le monde remarquait ses entrées et ses sorties. Cette nuit-là il valait donc mieux que le propriétaire des semelles de crêpe s'arrête sur le palier et reste sur ses gardes. Walter Dias entra sans frapper, s'adossa à la porte qu'il venait de refermer, lui couvrit les lèvres de la main : "S'il te plaît, ne crie pas..." dit-il, la nuit où il rendit visite à sa fille, qui l'attendait sans vraiment croire à sa venue. Ensuite seulement, il s'assit sur une chaise, se rechaussa et prit la lampe, releva la mèche jusqu'à ce que la lumière verdisse à la base et approcha de son visage la flamme en forme de pétales de coquelicot. Il l'approcha comme si le renflement illuminé était une loupe et se mit à la regarder, à l'observer, de face et de profil, pendant que la pluie brutale se démenait derrière les vitres des fenêtres.

Oui, cette nuit-là, tandis que la pluie allait et venait, imprégnant la terre chaude et aride, soeur du désert, la lampe s'éleva à hauteur de ses cheveux, la flamme haute trembla devant ses yeux, l'odeur du pétrole brûlé se répandit dans la chambre et pendant une accalmie, le pas caractéristique de Custódio Dias commença à se faire entendre. Son pas claudicant. Il arrivait du fond, du côté tourné vers le ponant, il avançait dans le couloir flanqué de portes hautes, il traversait le transept formé par la rencontre de quatre de ces portes, alors Custódio s'arrêta près du palier et cria : "Il y a quelqu'un là-haut ?"

La mèche de la lampe était au plus bas, la flamme était une luciole figée derrière le verre, de plus Walter Dias la protégeait de ses mains, retenant sa respiration sans faire un mouvement, les genoux pliés comme prêt à attaquer ou à se défendre, et elle, qui n'avait pas encore bougé de l'endroit où il l'avait rejointe, voulut s'opposer à ses pas et chercha dans sa tête une idée ou une action capable de faire reculer le danger. En outre, elle était sûre que si Walter était monté c'était uniquement parce qu'elle l'avait appelé en pensée, et donc si Custódio les découvrait là, cachés dans la chambre, c'est elle qui serait responsable des choses graves qui se passeraient à un moment où un élan de bonheur inconnu jusqu'alors envahissait la maison de Valmares. Custódio Dias commença à monter l'escalier, sa lampe de poche braquée sur la porte car la lumière du faisceau se glissait par en-dessous et se répandait sur le plancher, mais le fils ainé de Franscisco Dias s'arrêta à mi-chemin et cria de nouveau : "Qui est là-haut ?" Après quoi il y eut un silence interminable, puis Custódio Dias fit enfin demi-tour sur la marche et commença à redescendre. Les pas caractéristiques de Custódio Dias parcoururent l'escalier, disparurent dans le couloir, allèrent mourir dans la

chambre du ponant où il dormait avec Maria Ema dans les années soixante. Et la pluie se remit à tambouriner.

Ensuite seulement Walter la mena devant le miroir, ouvrit l'armoire, l'attrapa par le poignet et enfin, comme s'il n'avait jamais été là, il disparut à son tour dans le couloir sombre.

4

Mais cette nuit-ci il n'a pas besoin de protéger de flamme ni de retenir sa respiration. Ou alors, ce serait pour le plaisir de la répétition ou en souvenir d'une clandestinité qui ne se justifie plus. Maintenant Walter Dias peut laisser la porte ouverte, porter des semelles de cuir ou même ferrées s'il le désire, personne ne se souciera du lien entre nous ni de nos affaires. Nous sommes protégés par l'oubli tissé par les ans et par l'harmonie descendue désormais sur l'union de Maria Ema et de Custódio Dias, aujourd'hui seuls habitants de cette maison.

Les nuits d'été, comme si la lune ou les étoiles étaient les masques d'êtres cyniques ricanant de loin, mari et femme contemplent la clarté du firmament dans un silence admiratif et complice. Ils peuvent se le permettre, ayant rangé dans des boîtes êtres et objets gênants, et il ne reste plus personne à punir, plus personne à tuer. Ils savent qu'ils ont atteint le zénith neigeux de leur vie. Parfois, les oliviers sont blancs comme si une poussière d'argent tombait sur leur feuillage et tous les deux s'en font la réflexion, assis dans les fauteuils de toile apportés par leurs enfants lors de leurs brèves visites. Ils leur ont aussi apporté une rangée de parasols de plage que mari et femme ne ferment jamais et à l'ombre desquels ils s'assoient, même la nuit.

D'ailleurs, la maison est restée ce qu'elle était, les enfants de Maria Ema aident, ils ne réparent pas les

murs, ils se contentent de les enduire de peinture, et le couple, à présent main dans la main, fait partie de ces murs qu'il est prévu de rénover. Selon le projet, on retaperait la façade et la cour, on les repeindrait et un bulldozer viendrait creuser une piscine bleue en forme de trace de pied à l'endroit même où Francisco Dias entassait autrefois le fumier. Là, les figuiers gris seraient sans doute abattus et remplacés par des palmiers adultes d'où se balancerait des hamacs blancs. Il faudra effacer du pavé l'ombre des vieilles bêtes et faire de la cour un endroit plaisant. Mais à l'intérieur on conservera les poutres, la rampe, l'escalier, la porte de la chambre au premier étage avec sa poignée, son embrasure et le plancher. Peut-être le même éclairage et le même bruit de pas sur les lames de bois, la même odeur de savon et de cire. Le même palier et les mêmes marches. Ainsi, Walter Dias pourra marcher dans le noir, ou les yeux fermés, chaque fois qu'il le voudra et sans se tromper. Pourtant, comme lors de la nuit des pas et de la pluie, j'aimerais que Walter Dias monte dans la chambre de sa fille, souriant comme à son habitude, simplement pour lui rendre visite.

Car il y eut un moment, en cette nuit de 1963, où Walter Dias resta en arrêt au milieu de la chambre, lampe levée et flamme vacillante, et où il lui dit : "Je sais très bien que je t'ai troquée contre les Indes, or finalement les Indes ne te valaient pas, ni le voyage pour aller là-bas et en revenir. Tu comprends ?" Et elle fut si étonnée et si décontenancée qu'elle fut incapable de parler et de penser. Il lui semblait impossible que Walter Dias, venu de si loin, fût entré dans sa chambre, souliers à la main comme un cambrioleur, pour lui demander pardon de quelque chose qui à ses yeux était resté un don. "Les Indes ne te valaient pas", disait-il en cet instant, comme s'il n'éprouvait aucune joie à se trouver là.

C'était avant que les pas de Custódio Dias ne montent jusqu'au milieu de l'escalier. La flamme de la lampe était encore haute. La pluie allait et venait comme un rideau qui se ferme ou se déchire et il ajouta, lampe levée et les yeux plongés dans les siens : "Je ne t'ai jamais rien donné." Son étonnement était toujours aussi grand car elle savait que ce n'était pas vrai, et elle voulut le lui prouver, lui montrer qu'elle était entourée d'objets et d'êtres laissés par lui, d'images, d'idées et de fondations, d'étoffes et de dessins venant de lui. C'était bien, cela suffisait, et si elle avait désiré cette rencontre c'était seulement pour lui expliquer comment elle vivait avec lui, en son absence, grâce à tout ce qu'elle possédait. Elle voulait lui dire qu'il ne lui devait rien, bien au contraire, que tout était exactement comme une multiplication bien calculée qui résiste toujours à la même preuve réelle jusqu'au bout de la logique et jusqu'à la fin des siècles. Mais cette nuit-là c'était impossible à expliquer, car elle n'avait peut-être pas les mots pour le dire ou si elle les avait, elle ne savait pas comment les assembler. En tout cas c'était ce qu'elle ressentait en cet instant de surprise où il était là. Au fond, elle était stupéfaite par cette déclaration et elle trouvait bizarre qu'il courût tant de risques uniquement pour approcher la lampe de son visage et lui déclarer qu'il se sentait fautif envers elle. Quelle était cette idée absurde qu'il ne lui avait jamais rien donné ?

Et cela, elle parvenait à le penser, mais pas à l'exprimer.

Quand les pas de Custódio s'évanouirent, Walter monta de nouveau la flamme et se mit à lui faire des promesses d'une fortune qu'il voulait lui préparer, un héritage merveilleux fait de routes larges, d'aéroports, d'universités avec des colonnes doriques et des inscriptions en grec, tout un monde de dollars, de transactions et de voyages. Et il lui montrerait ses oiseaux favoris, le

vacarme qu'ils feraient s'ils passaient un jour tous ensemble, par exemple, au-dessus du canal de Panama. Il aimait les oiseaux des pays chauds, bien que pour vivre et gagner de l'argent il préférât les pays froids.

Pour une raison quelconque, il avait commencé par l'Inde et maintenant il habitait un pays de neige. Justement, disait-il, il l'emmènerait dans une contrée froide, mais ensuite ils descendraient de temps en temps vers le sud car il ne serait pas tranquille tant qu'il n'aurait pas montré à sa fille la statue de la Liberté vue de l'Hudson. S'il plaisait à Dieu, elle irait là-bas avec lui. S'il plaisait à Dieu, la terre libre, le commerce libre, l'amour libre, il voulait lui offrir tout cela. "Tu verras, je te paierai tout ce que je te dois", disait Walter Dias en cette nuit d'hiver 1963, quand le pétrole commençait à baisser dans le ballon de verre.

Elle se souvient de cet instant dans la nuit, de l'énergie de ses paroles : "Imagine ! Un Turc a fondu en larmes sur le pont du bateau en apercevant la statue de la Liberté. Moi aussi. Et toi, tu ressentiras la même chose que le Turc..." Et déjà alors il était évident que le combustible ne durerait pas jusqu'à l'aube. De toute façon, comment poursuivre puisqu'on sentait bien qu'il n'y aurait plus jamais de nuit ? Nous n'en avions qu'une, cette nuit de pluie, et la certitude qu'elle était unique et que nous nous précipitions dedans nous empêchait de la vivre. Mais cette nuit-ci est contiguë à l'autre, toutes deux sont accolées comme si elles n'en formaient qu'une, enserrée entre le coucher du soleil et le lever du jour. Qui donc s'intéresse à ce long jour qui les sépare ?

En fait, comme cette nuit-là, Walter monte en tenant ses souliers à la main, il porte une gabardine claire sur son costume sombre et il entre, mais il ne ferme pas la porte, il ne remet pas ses souliers, il n'empoigne pas la lampe, il ne s'assied ni ne se lève. Il reste immobile sur le seuil, comme intimidé, et c'est injuste car il vient demander pardon alors qu'il n'aurait même pas à se justifier. Il n'en a pas besoin. Il a envoyé par la poste de Corrientes de Arena exactement ce qu'il voulait, le hasard a fait le reste. Il n'a pas à se répéter ni à rester planté là. Walter Dias vient redire les mots qu'il a écrits lui-même, de son écriture penchée si caractéristique : *Je laisse à ma nièce pour seul héritage cette couverture de soldat.* Et dans le coin de la carte de visite, en haut à droite, un petit dessin d'oiseau.

Pas un dessin, plutôt une esquisse, un sceau, juste une sorte d'estampille, les traits essentiels de la silhouette d'un oiseau. Une ébauche d'oiseau traverse-patries, peut-être un croisement hybride de pluvier et d'hirondelle de l'Arctique. Peut-être les contours d'une bête qui n'existe même pas. La carte de visite protégée par les plis de la couverture. Car ce qu'il a envoyé c'est son ancienne couverture de caserne, deux mètres carrés d'étoffe grossière, ourlés de fil brun. Ce qui n'aurait aucune importance si la couverture n'avait pas été envoyée par lui en bon état et si propre qu'on pouvait discerner dans un des coins l'insigne du 16^e régiment d'infanterie. On voit que la couverture a appartenu à la recrue 576 de 45, conducteur de véhicule, répondant au nom de Walter Glória Dias, connu pour sa façon de siffler, sa démarche et les animaux qu'il dessinait, connu aussi comme le soldat Walter. Elle l'a reçue ce matin même et elle l'a étendue sur le plancher de la chambre. Mais sur la carte de visite, comme je l'ai dit, le message

grandes mains réunies. Tous ces outils sont suspendus en vue de la construction prochaine par les fils de Custódio du musée touristique du domaine. Une étiquette en acrylique est apposée sur chaque objet. Mais elle-même n'en a aucun besoin. Elle connaît la houe à fer compact qui fend la terre verticalement et la sépare en mottes lisses comme du verre. Et elle connaît la houe à lame fendue qui sert à trier les pierres, à se glisser entre elles, à les ranger sur le côté, à les séparer de la glèbe tout en piochant. Encore qu'en cette aube elle choisisse l'autre, la houe compacte, à lame entière. Mais pour creuser avec cette houe il faut la lever au-dessus de la tête à la verticale, les deux mains réunies, bien enduites de salive, solidement cramponnées au manche, en gémisant à haute voix pour se donner plus de force et laisser la lame s'abattre sur la terre. Elle choisira cet outil. Et un empan de terre, là entre les arbres qui étaient ceux d'un verger, mais qui bientôt abriteront un jardin et donneront de l'ombre. Voilà, ici même. C'est sur cette étoffe de sable qu'elle va abattre le fer de sa houe. Elle sait où trouver chaque chose, chacun de ces outils. La personne qui dort actuellement avec elle dans cette chambre s'étonne que la fille de Walter puisse chercher un instrument agricole dans le noir et le trouver à tâtons sans allumer la lumière. C'est dans le sang, dans les gènes, dans l'œil aveugle au sommet de la tête, cet œil qui voit l'horrible et le beau quand le reste du corps se repose ou même s'éteint. Elle sort dans la cour avec l'outil et la couverture. La personne qui l'accompagne n'a le droit de toucher ni à l'un ni à l'autre, cela ne regarde qu'elle. Uniquement elle. Avec ces gestes archaïques elle creuse un trou dans la terre. "Han !" crie-t-elle à chaque coup comme si elle accouchait d'un enfant. Elle place la couverture pliée dans le trou, contente d'elle et contente de Walter. Qui est le père de qui ? Qui est notre mère ? En cette heure, Walter Dias n'est-il pas en train de

devenir son fils ? Elle entend rouler ses innombrables voitures, certaines ont la forme d'un bateau et leur vitesse la remplit de joie, elle a peur que Walter quitte la route, tombe dans le fossé et se tue, comme on le craint pour un fils. C'est de nouveau l'aube. Nous sommes à nouveau ensemble, dans cette joie de la course. S'il vous plaît, attendez.

Alors, de la porte latérale de la maison de Valmares surgissent les pas de Custódio, mesurés, réguliers, son pied plus court protégé par des plumes d'une espèce peu commune, un fin duvet, le voici qui s'avance sur le sentier, dans le pâturage sec, il vient en son nom et en celui de Maria Ema, réveillé par les bruits de pioche de la fille, au milieu des oliviers. Son pied serein, de gardien, le pied vigilant d'un homme qui fut la moitié d'un autre homme, s'avance. Custódio s'approche et lui prend la houe des mains, il pousse la terre lui-même et la tasse, l'aplanit, il attend quelle lui dise quelque chose. Lui-même dit : "Pour l'amour du ciel, ne restez pas ici immobiles, il est encore bien tôt, rentrez." Dit-il. Puis lui-même rentre.